

La peau du dehors

Darya von Berner peint des animaux en voie d'extinction, dans les lieux où elle est invitée: des palais, des institutions culturelles, des galeries. Ces lieux ne sont pas entièrement le produit du hasard ou de la bonne volonté. Ils correspondent à la zone d'habitat des animaux peints.

C'est la meilleure façon qu'elle a trouvé d'en conserver la mémoire.

À l'occasion de l'exposition universelle de Séville, elle a décidé d'exposer trois grandes tapisseries murales au musée d'art contemporain de la ville figurant des espèces menacées sur le continent américain: une façon d'interpréter le 5^{ème} centenaire de la découverte de l'amérique.

Cette démarche qui paraît aller de soi à l'époque de l'écologie militante est avant tout le résultat d'une longue histoire, celle du rapport du peintre au monde.

Darya a vécu difficilement la dichotomie entre le peintre et la nature, le rapport entre l'être et les autres, la distance entre l'art et la vie. Elle a intitulé "Rite de Passage", fort significativement, les premières oeuvres exécutées en Italie. Elle renvoyait le spectateur à deux tableaux identiques, de l'un à l'autre, dans l'espoir de passer les limites de l'individualisme. La fatalité de l'identique ne détruisait en rien l'identité objective du tableau.

Darya me dit qu'elle a trouvé sa révélation au Panthéon de Rome, en méditant sur l'espace libre aménagé au centre de la coupole et qui unit ainsi l'intérieur à l'extérieur. Le vide jouait son rôle vitaliste, projetant l'ego dans la fluide diffusion de l'énergie cosmique. Sa vocation de peintre mural était née: c'est l'image du dehors qu'elle allait peindre dedans. La faune est devenue tout naturellement le motif privilégié de sa vision osmotique. Le fait d'avoir substitué la chèvre pour la remplacer par des félins ou des rapaces rares et menacés s'inscrit dans la dimension d'impact social de la communication. L'homme qui s'intègre à la nature en est organiquement solidaire.

L'un des dernières travaux de Darya lui tient particulièrement à coeur. Il s'agit d'un plafond circulaire qui est le toit du vestibule de la bibliothèque de la nouvelle Université Charles III de Madrid. Elle y a peint 33 exemplaires d'oiseaux de proie; dont "el cernicalo" qui abondait jadis dans les parages parce qu'il affectionnait les courants thermiques qui en sillonnaient l'atmosphère. Pour les mêmes raisons les aviateurs chassèrent les rapaces: Le premier aérodrome militaire de Madrid occupa le site. Les couleurs dominantes du nouveau campus étaient le rouge de la brique et le gris du ciment. Ce sont les tons qui dominent dans l'espace peint du plafond.

Darya est très sensible à les correspondances chromatiques qui reflètent à l'intérieur le climat visuel du dehors. Quand elle a peint ses félins sur les murs de la galerie Sprovieri à Rome elle a eu recours au jaune d'or: La couleur de fond était la couleur de la façade de l'immeuble abritant la galerie. Rouge-sang et ocre-or sur le velours des tapisseries de Séville, l'option se passe de commentaires.

Le discours de Darya von Berner est d'une simplicité exemplaire. Ce qui se conçoit clairement s'exprime aisément. Sa démarche me satisfait mentalement. Il ne me reste qu'à la vivre avec le coeur et de suivre le vol des oiseaux en liberté sur des murs qui ne sont plus des cages. Quelle belle leçon de générosité, quel bel élan d'effusion, quel bel acte de foi dans le pouvoir libérateur de la peinture. Que dirait Yves Klein à la vue de ces plafonds de la liberté? En un premier temps il les haïrait, lui qui ne pouvait supporter la vue d'un oiseau dans le bleu de son ciel. Et puis il penserait à l'architecture de l'air et à l'absolu de la métaphore du vide. De métaphore en métaphore, il finirait, je pense, tout comme moi, par apprécier les murs frémissants de Darya qui portent en eux la peau du dehors, à la manière d'une étoffe révesible.

Pierre Restany, Paris 1992